

ouvrir lui aussi une boutique et il s'était informé sur moi, pour savoir si je ne voulais pas qu'on soit camarades, associés. Nous nous sommes associés et, puisque moi j'avais le domaine à la sortie du village, tandis que lui avait sa maison dans le centre, on a finalement fait la boutique chez lui. Entre temps je suis aussi devenu son parrain, je lui ai baptisé une petite fille (il avait six enfants). Moi je suis parti en refuge, mais lui est resté en Bessarabie et les Russes l'ont arrêté. Ils ne l'ont pourtant pas tenu longtemps en prison et, à la fin, il est devenu brigadier au colhoze d'Albineț. La dernière fois quand je suis allé chez lui, il ne m'a plus reconnu, il restait au lit et, après que je lui ai dit qui j'étais, le parrain Alioșa, il a commencé à pleurer : « Je n'ai rien à te servir, il n'y a plus rien dans la maison... » Et maintenant je ne sais plus, je ne suis pas allé de par là-bas depuis deux ans, s'il vit encore ou non, s'il est mort...

Moi j'étais toujours sur les routes. Sașa Marcu était à la maison et vendait la marchandise. Après un an, pourtant, je me suis marié et on a divisé la boutique en deux : « Parrain Sașa, ai-je dit, pour que nos femmes ne se disputent, que l'un ait pris plus et l'autre moins, si petite que soit la bagatelle que nous avons, nous la divisons par deux, même si on doit en perdre l'utilité. La balance, le comptoir, les étagères, tout l'inventaire, nous les rassemblons et nous les tirons au sort, les étoffes on les divise en deux, toute la marchandise on la pèse et on la répartit kilogramme par kilogramme. » Et nous nous sommes séparés en paix et bons amis et à chaque fois que j'allais chercher de la marchandise, j'en apportais à lui aussi.

À la fin de 1941, le Prut était libre, on tenait des marchés de bétail à Bivolari et à Fălești. J'avais un ami maquignon de bétail qui faisait du commerce de part et d'autre du Prut et plus particulièrement avec un gendre de mon futur beau-père, Dumitru Arhip. En passant par chez eux, à Tabăra, ce maquignon a vu qu'ils avaient des filles à marier. Moi j'avais 27 ans et, à chaque fois qu'il venait chez moi, le soir, avant de fermer la boutique, je comptais l'argent, on buvait un verre de vin et il me disait toujours : « Alioșa, pourquoi ne te maries-tu pas, voilà que je t'ai trouvé une fille dans un tel endroit, en Roumanie, je m'en vais te marier là-bas. Tu la verras, belle, bonne ménagère, j'ai parlé avec elle et elle me dit toujours : "Eheh, à chaque fois tu me dis que tu viens avec un gendre, et tu n'amènes personne." » Et moi je répondais toujours que je n'ai pas le temps, que les routes, le commerce... La mère, que Dieu lui pardonne, me disait elle

aussi la même chose, que je me marie, que je me marie, qu'elle allait bientôt trépasser et moi j'avais 27 ans et c'était le moment où elle devait me savoir mis en ménage. Eh, bien sûr...

Un beau soir, j'étais rentré d'une noce et la mère avait fait de la chiscă<sup>(20)</sup>, on venait juste d'égorger le cochon de Noël. Et devant un verre de vin, le maître du village (il s'appelait Toma et était d'Urziceni) dit : « Marraine Natașa, tu sais que je te le marie moi, Alioșa, maintenant, en un tournemain. » Et il y avait aussi avec nous le parrain de Sașa Marcu, de Miorcani, qui connaissait lui aussi Dumitru Arhip et Tincuța. Il avait deux bons chevaux, je leur ai harnaché le traîneau que m'avait fait un grand maître d'Albineț, un traîneau de luxe, de promenade, et allez en Roumanie. Et il faisait un de ces gels, dans les moins 20, moins 25 degrés, le Prut gelé, on est passé directement dessus et nous sommes arrivés à Tabăra vers dix heures du soir. Tout cela se passait vers janvier, février 1942, oui, parce qu'à l'automne 42 nous nous sommes mariés.

Et quand nous sommes arrivés, les grelots du traîneau, du tapage, les chiens (ils devaient avoir sept ou huit chiens car c'était un grand domaine, avec beaucoup de moutons) ont commencé à aboyer. À la porte c'est Tincuța elle-même qui nous a ouvert : « Qui est là ? » « Mademoiselle, voilà, nous sommes venus de Bessarabie, voilà comme ci et comme ça... » Mais elle se met les mains à la tête, elle va à la maison, ils étaient tous là-bas : « Mère, père, voilà qu'on est venu de Bessarabie. » Et eux : « Malheur à nous, par ce temps-là, avec ce gel... Appelle-les dans la maison, au moins ils ne peuvent ni rester là ni repartir. » Et elle est revenue, elle a ouvert la porte, nous avons tiré le traîneau devant la maison, j'ai mis les *baranițe*<sup>(21)</sup> sur les chevaux (j'avais des *baranițe* en peau de mouton, grands, faits spécialement pour envelopper les jambes et les genoux des chevaux, l'hiver, quand je partais sur les routes) et nous sommes entrés dans la maison. « Bonsoir. » « Bonsoir. » Le parrain de Sașa Marcu est entré directement dans le sujet : « Regardez, monsieur Arhip, comme je vous l'ai promis, je suis venu de Bessarabie, comme ci et comme ça... » « Vous avez bien fait d'être venus. » Et il a sorti une cruche de vin et alors j'ai pris moi aussi courage et j'ai dit : « Monsieur Arhip, il m'a parlé de la fille, de vous. Moi je veux me marier, le temps passe... » « Eh bien monsieur, mais cela ne se fait pas comme tu battrais des mains. Il faut que je vienne moi aussi connaître vos parents, que je vois d'où vous êtes, parce que quand même nous ne sommes pas à la foire. » Et nous



Avec Tincuța et son frère Vasile ; à l'automne 1942, après le mariage

avons établi que je devais encore passer par là-bas. Étant cependant occupé par le commerce, avec les affaires, je n'y suis plus retourné. Quelques mois sont passés et ce maquignon de bétail passait toujours par chez nous et me disait : « Tu n'es plus passé par Tabăra, parce que le vieux et même la fille me disent : "Tu te vantes, monsieur, et patati et patata, que s'il voudrait, il viendrait..." »

Enfin, un beau dimanche, je n'étais parti nulle part, il faisait un temps de pluie et je me suis décidé d'aller chez eux. J'ai sellé le cheval, je suis monté et je suis parti. Quand je suis arrivé à Tabăra, chez eux, je n'ai trouvé que les deux filles, qui étaient restées à la maison. Tincuța et sa soeur plus petite de deux ans. J'ai demandé où étaient les parents et elles m'ont dit qu'ils étaient allés à la foire, à Glodeni, de sorte que je suis resté deux ou trois heures, pendant lesquelles elles m'ont servi du café, avec de la confiture, ils ne sont pas venus et je suis parti. Et à nouveau je n'y suis pas allé un bout de temps, pas beaucoup de temps, dans les deux mois, je crois. Finalement je me suis pourtant décidé à y aller encore une fois. Et j'y suis allé, et cette fois-ci je les ai tous trouvés à la maison, et nous nous sommes entendus pour que le dimanche suivant ils viendraient parler avec mes parents. En vérité, le dimanche à dix heures, sont apparus les beaux-parents avec la future épouse. Nous les avons reçus, nous avons discuté avec tout le monde et nous avons décidé de faire la noce le 4 octobre 1942. Et c'est ainsi que ça s'est passé.

Le samedi matin nous sommes allés avec tous les invités d'Albineț à Tabăra